

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Tome 2



La vierge à la prairie - *Raphaël*

Wilfrid Sébaoun

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Poèmes

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-14-9
© Les Éditions de la reine Mab, 2012

I

*Reason indeed may oft complain
For Nature's and reality
And tell the suffering heart how vain
Its cherished dreams must always be
And Truth may rudely trample down
The flowers of Fancy newly blown.*

EMILY BRONTË

LES PORTRAITS DE LA REINE

Le soleil rit de mon peu de foi,
Cruellement. C'est qu'il voit
Que mon cœur lâche préfère
Un portrait imaginaire
Au souvenir que j'ai de toi.

Il y a si longtemps que tu es morte
Et que ce monde me supporte !
Les aubes sont des miroirs
Où je ne vois que mon désespoir.

La lune tremble dans les mares,
Elle te ressemble, et mon cœur s'effare,
Tu es toute nue, et il fait si froid !
De mes déserts la nuit s'empare.
Sombre pouvoir de rêves d'autrefois !

LES YEUX PROFONDS

Restez, restez dans les prunelles
Des yeux qui rassurent mon cœur
Quand accablé par sa douleur
Il craint qu'elle soit éternelle,

Mélancolique bercement
De rêveries abandonnées,
Nuages penchés tendrement
Sur des anémones fanées,
Lune prompte à donner le sein
À sa fille la poésie,
Pensées des statues du jardin
Liées pour toujours à ma vie,
Musique où un soleil caché
Chante que je dois le chercher
Dans le ciel et dans la poitrine
De Celle qui vers moi chemine.

LA VÉRITÉ D'AUJOURD'HUI

Le temps n'est plus de croire à ces chimères
Qui prétendaient que notre vie entière
Serait illuminée par nos désirs.
Nous sommes trop vieux pour mentir
À notre âme angoissée ! Que faire ?
Les réponses de Dieu sont claires
Mais ne laissent rien voir de l'avenir.

Sur notre chair tombent les feuilles
Mélancoliques d'une nuit
Qui trouble notre âme et l'endeuille.
De quel arbre manger le fruit ?
Quel serpent à nos yeux caché
Dans le jardin peut nous aider
À trouver en nous les chemins d'oubli
Par où le dessein de Dieu s'accomplit ?

Le soleil descend en silence
Vers le gouffre des apparences.
Naître, souffrir, mourir... rêver
De voir la fin de nos souffrances
Dans le sein de l'éternité !
L'arbre de la sagesse a-t-il des branches
Portant des fruits de vérité plus franche ?

ART POÉTIQUE

Les pies sont de vraies poétesses,
Que mon cœur devrait imiter.
Elles parlent sans s'écouter,
Les pies sont de vraies poétesses.
Le ciel, qui comprend les prouesses
De leur langue, en est enchanté.
Les pies sont de vraies poétesses
Que mon cœur devrait imiter.

TOUT SIMPLEMENT

Je souffre moins si je trouve des mots,
Caressants et subtils comme la neige,
Qui me font croire un moment qu'ils allègent
Des pauvres humains l'éternel fardeau.

Je souffre moins quand la pitié m'inspire
Une rêverie que je peux confier
Dans un poème à quelque cœur brisé
Comme le mien mais qui ne sait le dire.

Je ne fais pas un secret de l'espoir
Que dans mes chansons vivent des prières ;
Je souffre moins quand j'entends dans les pierres
Battre des cœurs, même faibles et noirs.

Des pressentiments font saigner mon âme
Depuis si longtemps, depuis si longtemps !
Je souffre moins quand mon art entreprend
D'apaiser d'un deuil l'insatiable flamme.

Je souffre moins quand je cherche l'oubli
De la triste laideur de l'existence
Dans le regard d'un jardin clos où dansent
Des ombres engendrées par l'infini.

LETTRE UTILE

Il est des douleurs de l'âme et du corps
Qui font oublier tout, même la mort ;
La nuit me le dit souvent, et, à tort
Ou à raison, je la crois sans effort.

Qu'est-ce que ma vie ? rêve et solitude,
Espérance précaire et deuil sans fin.
Qu'importe que l'hiver soit doux ou rude,
Si je ne te vois pas dans mon jardin !

La neige tombe, à ce jardin fidèle
En vain, hélas ! les statues se révèlent
N'être que statues sans âme réelle
Quand ton âme n'est pas vivante en elles.

Pour souffrir moins, hiver après hiver,
Je t'écris une lettre interminable,
J'essaie d'ouvrir avec mes humbles vers
Ton cœur lointain à mon cœur misérable.

LA SIMPLICITÉ DE LA NATURE

Y a-t-il un autre remède
À la stérile nostalgie
Des années à jamais enfuies,
Que l'oubli que les corps concèdent
Aux âmes que la pitié lie ?

N'enfonçons pas dans notre chair
Les épines d'un songe vain !
Ne pouvons-nous pas de nos mains
Faire naître au soleil d'hiver
De vraies fleurs, du sang d'un jardin ?

Je le sais de source certaine :
Le malheur nourrit la pitié
Qui rayonne d'un cœur blessé
Sur les secrets et les fontaines
Des jardins aux rêves confiés.

Je dis toujours la même chose !
Que dire d'autre qui soit vrai,
À ton cœur quand je le vois près
De cesser de plaider sa cause
Devant lui-même tel qu'il est ?

RÉMISSION

Rien de ce qu'ils se promettaient
Ne leur paraissait étranger
Au monde de ce qui existe.
Ils ont mis leurs corps et leurs âmes
À l'épreuve dans leur désert.

Ils dessinent du doigt dans le ciel pâle
Un sentier d'oubli menant tendrement
Au rivage flou de l'éternité.
Des oiseaux subtils traversent l'espace
Abandonné aux chimères du cœur.

Ils ouvrent des échos, ils y découvrent
Le bruissement des limites secrètes
Du feuillage grave et houleux de leur sang,
Et les voix sans fard des âpres attentes
De rêves nus toujours plus exigeants.

Rien de ce qui les oppressait
Secrètement ne leur parut
Étranger à ce qui existe
Sous le soleil morne ou joyeux
Depuis l'origine des temps.
Ils renièrent le rêve obscur
Qui creusait leurs âmes brûlantes
De plaies grouillantes de mystères.

Ils dessinent du doigt dans le ciel noir
Un sentier sinueux vers l'inconnu.
Le torrent de leur sang s'y creuse un lit
Indifférent aux serments téméraires.

Des sources nouvelles délient
Leurs lèvres des serments amers
Qu'une angoisse avait exigés
Dans le désert qu'ils voulaient fuir.

L'étoile de la solitude
S'est éteinte au fond de leurs yeux.
Du sang flamboie sur les épines
Des roses d'une épiphanie,
Tandis qu'au loin sur les collines
Se plaint la fille de Jephthé.

LE SEUL VRAI SOLEIL

« Le soleil rayonnant sur la mer »,
C'est ton âme penchée sur mon âme,
La voix qui promet, du sein des flammes,
Que j'oublierai mon exil amer.

Ton âme cachée, j'ai tant souffert
Que j'ai cru voir dans les yeux des femmes
Rire le néant, de ce long drame :
Mon cheminement dans le désert.

Joie ! joie ! voici que dans mon hiver
Ton âme, malgré mon doute infâme,
Est venue ! Mon âme la proclame
Sang de son sang et chair de sa chair !

CHANSONNETTE RAISONNABLE

Deux flocons de neige exilés du ciel
Ont été unis par le hasard, tels
Deux atomes nus dans l'immense vide
Où la Nature éternelle réside
(Selon les conceptions d'un sage ancien).
L'amour aveugle ainsi forme des liens !

La comparaison peut faire sourire
D'amère pitié, les amants déçus
Qui regrettent des jours qui ne sont plus.
Je ne suis pas le premier, à vrai dire,
À la faire en ce monde où rien n'est vrai
Que le rêve où l'amour se reconnaît.

INSCRIPTION LUE DANS UNE ÉGLISE

Incrédules et croyants,
En silence méditez !
Là-dessous sont enterrés
Les corps de deux jeunes gens.

Ceux-ci vivaient leur printemps
Quand, ne pouvant s'épouser,
Tous deux se sont suicidés,
Renonçant aux sacrements.

À l'heure du Jugement
Dieu devra par charité
Unir pour l'éternité
Les âmes des deux amants.

C'est pour gagner quelque argent
— Vanité des vanités ! —
Que l'ouvrier a sculpté
Dans le marbre ces gisants.

CORPS ET ÂME

Je vais bientôt mourir, — et tu le sais.
Sur une rive et sur l'autre du fleuve
Ton monde aura des apparences neuves.
Tu rêveras comme si je dormais.

Dans ton âme le feu de mes pensées
Restera la voix du buisson en fleur.
La même barque et le même passeur
Feront deux fois la même traversée.

Notre âme a peur des trahisons du corps,
Il n'est que trop vrai, hélas ! mais que faire ?
Prends-moi la main, — c'est mon seul réconfort
Lorsque le doute assombrit la prière.

DANS LE DÉSERT

Nous serons deux dans notre désert
À écouter, le cœur grand ouvert,
Les reproches nus que la nature
Peut-être crie, peut-être murmure
Aux enfants d'Ève et Adam qui doutent,
Malgré l'amour, — et la mort redoutent !
Un silence masqué comme Dieu
Nous libèrera d'un sombre aveu.

Il y aura sur la mer lointaine,
S'élançant de tous les vieux rivages
Vers l'horizon d'où naissent les rêves,
Un chemin préparé pour nos âmes.

Peut-être durant quarante années,
Frère et sœur des lunes généreuses,
Nous les aiderons, par la pensée,
Dans leur tâche ingrate mais joyeuse
De frayer le chemin de lumière
Aux âmes fuyant leur nuit amère.

À L'INCONNUE INQUIÈTE

Qui es-tu, toi qui es venue,
Peut-être de la nue,
Attendre avec moi le passeur
Au bord du fleuve sauveur ?

Il est tard, vers nous s'avancent les doigts
De la mort, mais rassure-toi :
Je ne m'abandonne pas à l'imprudence
D'oublier
Les fautes et les souffrances
Dont le destin m'a comblé
Dès le temps de ma lointaine enfance.

Je ne laisserai pas s'éteindre le feu
Dont les sombres flammes
Ont éclairé nos âmes.
Je ne ferai pas pleurer tes yeux.

D'UN JOUR À L'AUTRE

Je réfléchis, j'avoue les secrets
De mon cœur à mon cœur, sans regret,
Je t'appelle au secours, rien n'y fait !
Quelque chose d'abstrait, dont les nuits réclament
Une interprétation, obsède mon âme.

Est-ce une légende où un rêve se perd,
Vivante pour nous dans un retable ?
Ou dans un ciel d'hiver charitable
Un nuage cachant des destins amers
Promis à nos cœurs par la montagne immense
Dont rien ne corrompt le tragique silence ?

La neige et le soleil sont loin d'être las
D'entendre les cris allègres des choucas !
Avec quelle ardeur à vivre vivent
Des mélèzes les ombres lascives !

LA BONNE VOLONTÉ

Allégorie toute simple

Le noir silence de leur chair
Pourrit, — refleurit un désert...

Il y eut, dans la nuit où l'Arche
Fut reprise, un risque couru :
Le chuchotis d'ombres en marche
Sur des chemins trop mal connus.
— Devant le seul secret s'incline
L'Adversaire à l'oreille fine !

ÉTÉ D'ÉCHEC

Terrible été que l'été qu'on accueille
Sans joie, pareil à l'hiver qui endeuille
Forêts et jardins, où tombent les feuilles.

Été diabolique, où le ciel grimace
Quand veut parler avec lui face à face
Un cœur déçu où les ombres s'entassent.

Été de chagrin, de lunes en larmes
Qui dans leur désert offrent de vains charmes
Au noir Satan, que leur folie désarme.

La mer est sans recours devenue grise,
Les plus durs rayons du soleil s'y brisent.
Dans le poing du temps les amours sont prises.

Été de révolte obscure, impuissante,
Hélas, contre les aveugles attentes
Qui depuis tant d'années nos âmes hantent.

Nous ne savons d'où, la voix d'une cloche
Arrive à nos cœurs, pleine de reproche.
Le jour du Jugement nous paraît proche.

LET'TRE CONFIÉE À UNE FENTE
DU DERNIER MUR

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas aidé mon cœur
Plus tôt ? Pourquoi l'a-t-il abandonné
À ses démons, à sa nuit, au malheur ?
Vais-je mourir seul et désespéré ?

Viens, rédemptrice, annoncer que l'épreuve
N'était qu'épreuve et qu'elle se termine,
Que de Dieu, qui est mère et tout devine,
Au temps marqué les entrailles s'émeuvent !

J'ai tant souffert, j'ai fait si peu de bien !
Que me reste-t-il, si ce n'est toi ? Rien !
Ne me diras-tu pas : « Puisque tu m'aimes
Comme je t'aime, aie pitié de toi-même ! »

Ne promettras-tu pas que dans mon sang
Se reflétera ta bonne nouvelle,
Rédemptrice qu'un cœur brisé appelle
Du gouffre de son deuil, en gémissant ?

UNE OMBRE DE RAISON

Un chat noir vient à ma rencontre,
Présage, je le crains, trop clair
D'un amour tortueux, amer.
Un chat noir vient à ma rencontre,
Hélas ! que peut-on faire contre
Le hasard quand parle la chair ?
Un chat noir vient à ma rencontre,
Présage, je le crains, trop clair !

COMPROMIS BOITEUX

Un jour, bientôt, demain peut-être,
Une agonie décidée, la mienne,
M'aura pris fermement par la main.
Par quels chemins sombres et tortueux
De souffrance du corps, d'angoisse,
De regrets amers, cette agonie
Conduira-t-elle mes lèvres
Vers les lèvres de l'oubli ?

Voici le rêve informe à quoi mon âme
Se résigne maintenant
Lorsque dans mon sang le glas sonne !
Mais, comme tu vois,
Cette âme est de mauvaise foi,
Elle ne croit pas que tu sois vraiment morte,
Et elle t'écrit.

Reviens, revient !
Dieu fait vivre
Dans l'âme l'espérance et la pitié.
La vieillesse et les maladies
Contre ce fait ne peuvent rien !

COMPLAINTE DU POÈTE INFIDÈLE

— Une autre vie était possible.
— Ah ! tais-toi donc, cœur scélérat !
N'est-ce pas toi qui m'inspiras
Tant de folies indescriptibles ?

Né pour l'amour, j'avais promis,
En Italie comme en Saintonge,
D'être fidèle. Ah ! quel mensonge !
J'en suis cruellement puni.

Je vieillis seul, mon agonie
N'aura, presque certainement,
Pas d'autre témoin qu'un ciel blanc
Semblable à ma chienne de vie.

Une autre vie ! J'ôte chardons
Et fausse ciguë, rien ne change
Dans le jardin, quel sort étrange !
Me faut-il mourir sans pardon ?

SÉPARATION

Un malheur,
Un autre malheur, un autre, et un autre...
Le pire est d'avoir un cœur
Qui dans l'aveuglement se vautre.

Je ne te vois pas sur le quai, le train part ;
Tu pleures,
Je le saurai plus tard ;
Satan rit, est arrivée son heure !

Tu as conçu un rêve naturel ;
Mon esprit chimérique
En fera ma nouvelle Amérique,
Ma Terre d'Israël ;
Il s'en exilera
Par aveuglement, — et tu souffriras.

Le train m'emporte
Vers un enfer aux mille portes.

LETTRE DÉCHIRÉE EN PETITS MORCEAUX

J'endure, il le faut bien, au fil des jours,
Pour te retrouver et nous racheter,
L'enchevêtrement des réminiscences,
Des sombres oublis, des ombres avides
Au bord des plaies, des éclairs dans le cœur,
De l'écume fugace abandonnée
Par les vagues venues de l'horizon
Brumeux se découvrir sur les galets
Avant leur mort, des songes désolants,
Des aveugles reniements, de la foi
En l'avenir d'un amour rédempteur,
De l'amour-propre faux qui réduit l'âme
En esclavage, — et de l'humilité
Que la chair accorde à l'âme éprouvée.

D'UN EXILÉ À UNE EXILÉE

Sommes-nous si loin l'un de l'autre
Qu'il nous faille désespérer,
L'hiver venu, de faire nôtre
Quelque jardin clos enneigé ?

La solitude est source amère
De noires peurs, de reniements,
D'espérances imaginaires,
De vertige devant les ans.

Aurons-nous besoin de nous dire,
Lorsque nous nous serons trouvés,
Que l'amour, ce double délire,
Seul est source d'éternité ?

Ni toi ni moi n'avons de doute :
L'amour est l'unique sauveur !
Nous l'avons appris sur les routes
Où se sont égarés nos cœurs.

Je cherche et tu cherches sans trêve
La porte étroite de l'oubli,
Elle ne sera plus un rêve
Lorsque nous serons réunis.

LETTRE À L'ABSENTE

Tristesse aux yeux durs... Suis-je las de vivre ?
Peut-être ! mais mon cœur ne le sait pas !
Vivre ! pourquoi, puisque tu n'es pas là,
Puisque la nuit n'enfante que le givre ?

Dirai-je adieu aux arbres de Noël,
Adieu aux nuits embellies par l'attente ?
Comme à répondre « non ! » mon âme est lente !
Tu n'es pas là, tout me semble irréel !

L'âme livrée à des rêves austères
De renoncement éternel, d'oubli,
S'attarde dans le corps sans nul profit,
Sœur de la neige exilée sur la terre.

« L'hiver ne finira que si tu viens. »
J'écris ces mots sur les murs de ma chambre,
Découragé par le froid de décembre...
L'Ange de la Mort dénoue tous les liens.

UNE RÉPONSE

Non, je ne suis pas devenu crédule !
Je ne vois, dans les yeux du crépuscule,
Rien qui promette aux cœurs las de souffrir
L'anéantissement des souvenirs.

Rien non plus qui ressemble à une esquisse
De ce que sera la nuit vers où glisse
Un soleil — une vie, lumière et sang—
Issu d'une autre nuit pour peu de temps.

Ne t'en afflige pas : les apparences
Peuvent-elles bannir les espérances
De notre cœur quand l'ombre de l'amour
Peut boire librement un peu de jour ?

LE SOLEIL CACHÉ

Ne crois pas que je veuille souffrir
Sans toi, qui es venue, si tard,
Partager avec moi l'oubli
Que la musique nous refuse.

Je vois,
Comme toi, qu'il y a des couleurs
Familières à nos cœurs
Dans le ciel chanté par le violon :
L'écarlate troublant d'une rencontre
Longtemps, longtemps rêvée,
Le gris des adieux indicibles...

Même si, de cette sonate
Qui m'a fait mettre ainsi ma main
Devant mes yeux, tu es jalouse,
Ne dis rien.

Ne dis rien, laisse-moi chérir
L'opacité de sa tristesse,
Comme je chérirai toujours
Une âme que j'ai blessée
Dans un passé lointain, — et si proche !

Ne dis rien, laisse-moi chercher,
Laisse-moi voir — à la manière

D'un tournesol aveugle —
Dans cette sonate l'âme
Qui peut-être est réincarnée
En toi.

SEUL DEVANT LA GLACE

Je me regarde en pleurant dans la glace
Et je te vois cherchant sans fin mes yeux
Où la douleur l'un après l'autre efface
Les signes convenus entre nous deux.

De quel lointain où les plaies s'exaspèrent
Es-tu venue fouiller de tes rayons
Une méditation lourde et amère
Où fantomatique est la rédemption ?

J'ai fermé les yeux, — quelles nostalgies
Sans loi étaient là ! le silence a fui,
J'entends mon cœur battre, et c'est toi qui cries !
Es-tu la nuit ou l'écho de la nuit ?

Je rouvre les yeux, — dans la glace grouillent
Des ombres estropiées tendant la main ;
De baisers impies mes lèvres les souillent ;
M'as-tu de mon âme appelé en vain ?

Ton regard est caché dans un nuage,
La glace est un retable où mon esprit,
Des yeux de la Madone au paysage,
Se voit errer sans trêve et sans répit.

Je cherche en moi ta part de notre attente

Tu cherches en moi ce qui de toi vit.
Se peut-il que la glace à mon cœur mente
Cruellement, — et que je sois maudit ?

AVEU D'UN RÊVEUR SOLITAIRE

Sais-je ce que vaut le remords
Aux yeux de la nuit éternelle ?
Non ! et jamais je ne m'endors
Sans crier à mon cœur rebelle :
« Tais-toi, car le silence est d'or,
Et plus dure est la vie réelle
Qu'un songe où le serpent te mord ! »

LE DERNIER JOUR

Nullement une parodie

Pourquoi faudrait-il que nos deux cœurs tremblent
Puisqu'enfin le destin les a unis ?
Le dernier jour, ce sera comme si
Nous avons passé notre vie ensemble.
L'oubli du mal et le bien se ressemblent
Comme deux gouttes d'eau d'un même puits !

Après avoir bu dans le même verre
Quelques gorgées d'un bienfaisant poison,
Nous nous étendrons sur un lit austère,
L'un tout contre l'autre, et nous attendrons
Que la Mort, ainsi qu'autrefois nos mères,
Vienne effleurer de ses lèvres nos fronts.

LA RECHERCHE DE L'OUBLI AMI DE LA VIE

Ah ! vivre sans la compagnie
Des chimères tapies
Dans tous les coins et recoins de la vie !

Ce ne sera plus un rêve
Lorsque tu voudras que s'achève
La douloureuse et vaine errance
De nos cœurs mécréants,
Et voudras simplement,
Plus simplement que tu ne penses,
Découvrir avec moi les secrets
De l'oubli dans nos corps imparfaits !

L'oubli parfait, le silence
Des temps d'avant notre naissance ?
Chimère impie, reniée
Par les âmes séparées
Dans la nuit de leur souffrance !

Plus modeste était mon propos.
Je parlais de l'oubli des maux
Infligés et subis, des remords,
Des rêves fanés à peine éclos,
De la mort.

Je parlais de l'oubli au pied bot
Qui chemine en mendiant, sans paroles,
En nous, frémissant comme les coroles
Fragiles des coquelicots.

LE RETOUR

La nuit tombe sur le Frioul,
Comme ailleurs, mais qu'importe
Puisqu'en toi-même, étoile sanglante,
Tu te réincarnée !
Ma bonne nouvelle est vivante.

J'annonce la fin d'un monde
Où la souffrance règne encore.
Ce que tu étais destinée
À devenir, ce que tu seras,
Tu l'apprendras de ta bouche,
Et tu me croiras.

Renaîtra le silence infini
D'avant notre naissance,
Car tu recevras de mes mains
Et je recevrai de tes mains les fruits
De l'arbre de l'oubli.

SOLITUDE

Non ! Je suis bien trop vieux, je n'aime plus
— L'ai-je jamais vraiment aimée ? J'en doute ! —
La solitude, en hiver, sur la route
Où m'accompagne un poème inconnu.

Il neige, et puis ? — Ma future carcasse
Ne peut plus procurer à mon esprit
Tenté par le jeu les moments d'oubli
Où du monde réel les maux s'effacent.

Seul un amour demeuré toujours vert
Eût pu transfigurer mon sombre hiver.
Je n'ai près de moi qu'un muet fantôme.

J'entends dans mon cœur les cris des choucas
Des avrils perdus, et je tends les paumes
Des mains vers un Dieu qui ne les voit pas.

D'UN CÔTÉ DE LA MÉMOIRE

Je vais bientôt quitter pour toujours,
— Pour quel lieu ? — cette vallée de larmes
Où j'ai tant souffert et fait souffrir.
Tu m'avais ouvert un autre monde,
Il y a longtemps, mais sans y croire
Assez. — Le diabolique hasard
Et les infirmités de mon cœur
Ont tiré, entre ce monde et moi,
Un triste rideau de neige noire,
Et j'ai compris que tu m'attendais,
Trop tard pour pouvoir te retrouver.

La nuit tombe inexorablement
Sur le lit muet d'où je t'écris,
Mais je vois avec les yeux de l'âme
Que vit, dans ce poème boiteux,
Encore le feu qui m'a brûlé
Si longtemps sans mutiler ma main
Sans cesse tendue vers le mystère.

J'ai attendu Celle qui peut-être
Un jour viendrait me dire : « c'est moi ! »
Et maintenant que tombe la neige
D'un hostile hiver, je continue
D'imaginer des cris nécessaires
Et d'entretenir le souvenir

D'une rencontre, hélas ! imparfaite.

Je me suis laissé prendre la main,
C'est vrai, par le malheur, et pourtant
J'ai respiré l'ombre d'une grâce,
Qu'il y ait un autre monde ou non.

OBSESSION

Tu ne m'as jamais dit,
Et jamais je ne t'ai demandé
Si, dans le temps,
Des yeux bleus de ta poupée
Coulaient de véritables larmes
Lorsque ton cœur était triste.

M'aurais-tu dit la vérité,
Et ton cœur la savait-il vraiment ?
Mon cœur en doute, hélas !
Et tu ne peux plus le bercer
D'un rêve, maintenant,
Maintenant que l'infirmière
T'a fermé les yeux,
T'a fermé les yeux et que ton silence
A enveloppé la terre.

NAISSANCE D'UN REGRET

D'un pont moins décevant que l'aube
Où la verveine en vain cueillie
Cessa de promettre à nos âmes
Une féconde nostalgie,
Nous regardions des rêves troubles
Et l'eau sombre d'un fleuve en crue.

Les confidences de ta hanche
Furent incertaines et brèves.
Il nous restait pour les comprendre
Des mois, des années, une vie,
À tourner tristement les pages
—Ah ! comme la chair est traîtresse ! —
D'un livre où sèchent les verveines,
Les romarins, les chèvrefeuilles,
Qui ne tiennent pas leurs promesses.

UNE OMBRE
Chansonnette bleue

Langoureuse — c'est le printemps—,
Une ombre caresse les champs,
Mais ce n'est pas l'ombre des ailes
Grises de l'archange rebelle,
C'est l'ombre — le vent fait du zèle —,
L'ombre, dis-je, à regret pourtant,
D'un nuage passant devant
Le vieux soleil, Mesdemoiselles.

II

*If grief for grief can touch thee,
If answering woe for woe,
If any ruth can melt thee,
Come to me now!*

EMILY BRONTË

La musique creuse le ciel

CHARLES BAUDELAIRE

Fusées

LA NATURE EST NOTRE AMIE

Nous pouvons renier nos regrets amers
D'heures de feu à jamais disparues,
Car, généreux, la nature et l'hiver
Ont eu pitié de nos deux âmes nues.

La neige a couvert les lits des torrents
Taris, clouant le bec aux nuits cruelles
Qui voudraient démontrer qu'il est dément
De rêver de joies qui se renouvellent.

Le silence blanc couronne les soirs
D'une subtile ironique lumière.
Il ne sera jamais trop tard pour voir
S'ouvrir de la chair les vieilles frontières !

L'exil du soleil enseigne à nos cœurs
Que par des voies sombres et tortueuses
Ils peuvent trouver le seul vrai bonheur :
Oublier que la vie sert la Faucheuse.

RIEN QU'ARGILE SOUFFRANTE, PEUT-ÊTRE

Si seulement nous pouvions oublier
Que notre vie n'est peut-être qu'un rêve
Arbitraire d'une âme ou de deux âmes,
Feu dans la nuit, flammes, cendre, fumée,
Né du néant, retournant au néant !

Sommes-nous vraiment deux, ou un seul être
Coupé en deux sans remède et souffrant
De savoir qu'il sera jusqu'à la fin
Un dérisoire enjeu qu'à coups de dés
Le bien et le mal en lui se partagent ?

Quel nuage répond à l'oiseau rouge
Qui gémit d'angoisse et de solitude
Dans le buisson, de Dieu abandonné ?
De Dieu ? le doute en nous creuse un sillon
Où larmes et sang ne fécondent rien !

Je suis un vagabond, tu es étoile
Élue, errante, aveugle à sa lumière.
Vers quel infini tes pâles rayons
Veulent-ils, peuvent-ils guider mon cœur ?
Si seulement tu pouvais me le dire !

Si seulement tu étais un abîme
Assez profond pour que mon cœur y puisse

Jeter son amour sans jamais entendre
La preuve de la fin d'un long parcours :
Un bruit à réveiller mortes et morts !

Les lèvres nues de la mort nous adressent,
Non sans raison, un sourire ironique.
Que sommes-nous de plus que le sillage,
Qui agonise à peine mis au monde,
D'une pensée de Dieu, sur l'océan
Pour l'éternité uni aux ténèbres ?

Que sommes-nous de plus qu'un peu d'argile,
Qu'un ou deux tessons du vase brisé
Par la lumière origine de tout ?
Que savons-nous de l'unique aventure
Qui lie la souffrance et la rédemption ?
Si seulement nous était révélée
Notre part de justice et de pitié !

RÊVERIE DE NOËL

Des jours viendront, prédits sur cette terre
Par deuils, nostalgies, remords, trahisons,
Longs vertiges obscurs de la raison,
Où tu seras jardin, source et lumière.

Je pourrai voir rayonner dans tes yeux,
Comme l'étoile apparue aux rois mages,
Le rêve d'amour que notre cœur partage
Avec tant d'autres cœurs qui cherchent Dieu.

Il n'y aura aux lèvres de mes plaies
Ni murmure ni sang. Les roseraies
Envieront le jardin que tu seras
Jusqu'à la fin des temps dans l'au-delà
Où la rosée des aurores nouvelles
Resplendira d'une joie éternelle.

UNE NUIT QUI FUT

La mort est assise à côté de moi,
Et tu nous laisses seuls, dans un silence
Lourd ! Rien ne peut alléger ton absence,
Pas même mon cœur de mauvaise foi
Qui bat, qui bat, plus fort que tu ne penses,
En contemplant tes rêves d'autrefois !

Je ne sais pas encore à quelles pages
Du livre écrit pour toi avec mon sang
Nos cheveux gris comme le fer du temps
Confesseront les souffrances que l'âge
Aura changé, dans nos cœurs mécréants,
En révélations d'un secret partage.
Pas encore ! et mon cœur plein de nuages
Lutte avec ton silence, obstinément.

La mort sourit, car sa patience est grande !
Elle voit au fond de mes yeux surpris
La maladie qui me cloue dans mon lit.
Ah ! c'est en vain que mes lèvres attendent
Le baiser rassurant dont tu pourrais
Vêtir mon âme nue, si tu voulais !

À CELLE QUI S'EN VA

Se peut-il, ô sœur, que plus rien ne lie
Ton cœur à mon cœur, tes maux à mes maux ?
Je te vois traverser sans dire un mot
La rue, au bras de ta mélancolie !

Me laisseras-tu seul avec les yeux
D'une vieille porte à demi fermée,
Seul comme la lune ou un chien lépreux,
Ô mendiante des nuits de mes pensées ?

La brume du soir imprégnée du sang
Qui coule des plaies d'une longue attente
Enveloppe les cris des nuits qui mentent.
Es-tu aveugle aux cruautés des ans ?

Ne veux-tu plus devenir la Madone
Des pèlerins déçus qui n'ont personne
À leurs côtés pour partager l'oubli
De la mort et le vin de l'infini ?

NAUFRAGE

Sur la rive nue, le poète
Chantait la venue d'un vaisseau
Qui naviguait sans matelots.
C'était compter sans la tempête !

Il avait sur ses yeux de chair
Tiré un voile dérisoire
Comme la robe de soie noire
D'un squelette au rire pervers !

Il imaginait que ses peines
Se dissoudraient dans l'au-delà
Quand une vierge d'ici-bas
Partirait avec lui, sereine.

Hélas ! le beau rêve est détruit.
L'une après l'autre disparaissent,
Sans adieu, toutes les promesses
Du ciel dans les flots de la nuit !

ÂPRETÉ D'EAU TOURBILLONNANTE

Fleurs sans racines, sans parfum,
Les reflets ondoyants du ciel
Où des nuages lourds méditent,
Les reflets d'un regard avide
Insensibles au courant, flottent
Sur le mystère de la nuit.

S'élevant dans le crépuscule,
La lune entreprend une tâche
Hardie, plus d'une fois rêvée
Par les soleils et les rosaces :
Faire parler les pierres nues
Qui renferment des vérités.

Les flots de la nuit se souviennent
Des voix obscures qui clamèrent
Du fond d'une très vieille énigme :
« La séparation est restée
Vivante et pleine de vigueur,
Qu'importe que ses enfants pleurent ! »

Quelque chose que nul n'a su
Ni reconnaître ni comprendre
A, d'un seul coup, fendu, marqué,
Peut-être pour toujours la nef
Où la solitude était reine !
Un songe ? un éclair ? un oiseau ?

SOUS LE TILLEUL

Elle s'abandonne à bercer longuement
Dans son cœur, où le jour qui baisse
Estompe les traits de son tourment,
L'ombre d'un rêve aux regards qui caressent.

C'est un soir où le vent pleure en secret
Dans les branches cachées d'une prière
Qu'elle imaginait stérile à jamais
Comme une eau croupie au fond d'une ornière.

Elle s'apprête à recueillir la nuit
Qui porte dans son ventre une promesse
Tardive, avec l'attentive tendresse
D'un dormeur qui revoit un rêve enfui.

SÉDUCTION

Les coquelicots sont des flammes
Habitées de merveilleux chants
Répétant inlassablement :
« Les coquelicots sont des flammes. »
C'est ainsi que devinrent femmes
Bien des salamandres d'autan.
Les coquelicots sont des flammes
Habitées de merveilleux chants.

MYSTÈRE DE CE QUE DIT LA VOIX DE LA HAIE ARDENTE

Dévoilement ou rêverie brumeuse ?
Ta voix me dit : « Ne crains pas l'avenir !
Tu sais que je viendrai te secourir
Par un chemin de pitié audacieuse. »

Méditation sinueuse où mon cœur
Cherche la vérité et la devine
Dans les aveux du soleil qui décline,
Sanglant, au-dessus de la mer en pleurs ?

Songe ardent d'une âme effrayée qui prie
Avec la ferveur des vastes forêts
Quand dans le vent de l'hiver disparaît
Le rassurant murmure de la vie ?

Quel nom donner à des langues de feu
Par qui ton cœur à mon cœur se révèle ?
Non, je ne me mens pas, tu es réelle !
Sur cette terre, où dans le sein de Dieu ?

PÊCHEUR LIBRE DE SE TAIRE

Il scrute l'horizon, les dents serrées
Sur ses pensées, comme un homme en colère.
Quelle attente meurtrie par des années
De quête sans fruit en lui s'exaspère ?

Troubadour amoureux de la Madone
Sous tous les cieux de France et d'Italie,
Ne boit-il plus la nuit des anémones
Et la rosée de la Mélancolie ?

Dieu seul entend ce que souffre en silence
Une âme blessée vouée aux louanges
De Celle qui la lie à l'espérance
D'une vie où les pleurs en vin se changent.

Dans le filet de l'âme une ombre bouge :
Un souvenir vivant dont les plaies saignent.
Le poète regarde un soleil rouge
Descendre vers la mer. L'angoisse règne.

Prier, composer un nouveau poème
Où s'épanche son cœur, pour une morte
Qui ne vient pas bercer le cœur qui l'aime ?
Non ! Mer et soleil sont déçus ? Qu'importe !

PAUVRE PIERROT

La fleuriste est vieille et maussade,
Pas un rêve dans le ciel gris !
Les promesses des fleurs sont fades,
La fille de la nuit gémit.
Pauvre Pierrot, qui te balades
Tout seul dans les rues de Paris,
Pour qui sont ces tristes aubades
Qui rôdent dans ton cœur flétri ?

Penses-tu comme un vieux trouvère
Leurrer ton cœur avec des mots ?
« Souffrir, dis-tu, la belle affaire !
La Rédemptrice vient bientôt
Caresser de sa main légère
Le front de son pauvre Pierrot. »
Tu discours avec l'Adversaire,
Mais un jour il aura ta peau !

De quelle nuit, toi qui défies
La solitude et les remords,
Viens-tu, de quelle nostalgie
D'un amour plus fort que la mort
Et qui transfigure la vie ?
Tu crois sauver ton cœur retors ?
Hélas ! les destins ne se plient
À rien, Pierrot, ta raison dort !

NEIGE

La voluptueuse Vérité,
Qui est une dame blanche,
Force mon âme prisonnière
À longuement méditer.

Le silence gluant
Des cimetières aveugles
Enveloppe la terre entière
Quand mon âme mélancolique
Se demande, troublée,
Mais douloureusement sceptique :

D'où vient la pâle lueur
Qui au fond de moi naît et meurt ?
Quelle est cette neige qui veille
Dans une vaste nuit pareille
À celle où retentit le cri,
Implacable : « *jamais plus* » ?

L'hiver est ce qu'il est : promesse
Aux uns, de renouvellement,
Aux autres, de la fin des temps;
Il apporte la neige,
La neige qui console l'âme, —
Ou la blesse.

COMMENTAIRE DE MAUVAIS RÊVES

Nous aurons beau dire et beau faire,
Nous ne pourrons jamais défaire
Les nœuds serrés de nos destins
D'inguérissables orphelins !

Ah ! laissons ces rêves étranges
Mourir dans le sang et la fange,
Sans essayer de racheter
Les seins de feu qu'ils ont tétés.

Recouvrons d'ombre et de silence
Les deuils ouverts dans notre enfance,
Renions ce luxe superflu :
Les plaies de nos cœurs mis à nu !

Pourquoi peupler nos nuits désertes
De fleurs têtues que déconcertent
Nos cœurs, la lune, les hiboux ?
Ce monde n'est pas fait pour nous !

NUIT DE NOËL

Dans la troublante clarté
De cette si longue nuit
Rôdent les questions sans ombre.

Sont-elles amères ou douces,
Les larmes de la lune blanche,
Toute ronde, nue, qui brille
Si loin de sa sœur aveugle,
La neige tombée sur la terre,
Enveloppée de silence ?

Et nous, que pouvons-nous faire
De nos rêves éparpillés ?
L'horizon de l'hiver est avide !

Avons-nous dans nos cœurs misérables
Assez de pitié pour rester
De ce côté-ci de la frontière
Qui sépare la vie de la mort ?

REPROCHE À L'HIVER

La neige est vraiment une femme étrange
Qui trouble l'esprit comme une légion
De vieux, ingénieux, grimaçants démons,
Et l'apaise avec son sourire d'ange.

Je lui ai cent fois offert de mon cœur
Les secrets mûris dans la solitude.
Elle s'est refusée, perverse ou prude,
À partager un savoir rédempteur.

Cent fois ! façon de dire une patience
Que rien sous le soleil ne peut lasser,
Sauf la pensée de la mort — vanité
Des vanités ! car la vie est souffrance ! —

Fille de la nue aux yeux sans regard,
Elle nourrit dans mon âme endeuillée
Des méditations jamais achevées,
Rêves défiant les ressources de l'art !

ÉPITAPHE

Ce que murmure aux cœurs le fleuve sombre,
À dire vrai, ne vous regarde pas :
Vous ne serez plus rien dans l'au-delà,
Qui n'est que nuit où sont mêlées les ombres !

L'HIVER QUI FUT MIROIR

Le ciel de fer, la neige, le froid,
Les chemins accusés de mauvaise foi,
La solitude au milieu de la foule,
Les souvenirs sans pitié qui se déroulent
Au fil des heures, sans loi ! —
L'homme souffrait
Mais il marchait, marchait, marchait.

La défaite imprégnait la forêt
D'un silence amer.
Le soleil aussi allait
Vers la rive inconnue de l'hiver.

Aveugle, violente,
Comme l'âme d'une absente,
La neige tombait
Sur un feu allumé dans la clairière.
Un vieux rêve se mourait
Dans les yeux dont nulle prière
N'avait adouci la nuit
Et que nul remords n'avait séduits.

Il y avait eu l'illusion
— Un pur défi à la simple raison—,
En été, d'une délivrance
Du joug de la Providence !

LA FIN DU DOUTE

Nous deviendrons le sillage d'une ombre
Fuyant une rive où le sang s'éteint,
Les ailes d'un feu sans cesse nourri
Par un rêve où naît une aube de cendre.

Nos cœurs auront pardonné à nos cœurs
Leurs plaies, leur laideur et leurs nuits désertes,
Etant devenus l'éclair qui déchire
Et refait le livre immense de Dieu.

Nous nous enfoncerons dans la mémoire
De la lumière où le temps s'abolit.
Ayant brisé la lame de l'absence,
Nous serons Dieu dans le ciel des parias.

CAUCHEMAR

Elle sait que son morne hiver
Avec un lourd marteau de fer
À la solitude la cloue.

Ses deux mains fermées contre sa poitrine,
Elle laisse couler sur ses joues
Des larmes enfantines.

Elle n'a plus devant elle
Que des chemins dénudés
De toutes leurs promesses.

Il va neiger,
Ses cheveux seront blancs,
Rien ne viendra du ciel soulager
Son cœur repentant.

CARNAVAL SANS SURPRISE

Ici s'est réfugié le vieux silence
Qui se penchait autrefois sur les puits
De Venise amoureuse où aujourd'hui
Une foule étrangère à nos pleurs danse.

La neige lègue aux rêves du Ghetto
Ce qu'elle sait des secrets de Venise ;
Pour nous amuser elle se déguise
En fantôme blanc, mais mourra bientôt.

Noël n'avait fait aucune promesse
Croyable au cœur des enfants d'Israël ;
Seuls sont revenus se confier au ciel
Les cœurs exilés que l'amour délaisse.

L'hiver est ce qu'il est, réellement !
De toute nuit la robe se déchire,
Même d'un Orphée l'éloquente lyre
Ne peut changer le destin des amants.

De ce carnaval la mélancolie
Est dissimulée, mais le cœur la voit
Dans le regard, et l'entend dans la voix
Des ombres floues qui à la vie nous lient.

Nul sinueux défi à la raison,

Dans les flocons, nulle ruse hésitante,
Un simple aveu à la main nue qui tente
D'en prendre quelques-uns, d'humble passion !

L'HIVER DU MALAIMÉ

Voici, tendant ses bras vers tous les rêves,
L'ultime saison, sans masque ni fard,
L'hiver comédien, fidèle à lui-même.

Voici, résignée, la lune muette ;
Voici du sang les promesses reniées,
Les portes marquées d'une croix livide ;
Voici profanées larmes et pitié.

Voici flétrie l'attente de l'oubli
De folies enfantées dans la douleur,
Déserts les nids, dépouillés les jardins,
Prisonniers des étangs les ciels nocturnes,
La neige sur les seuils, sans souvenirs.

IDES DE MARS

Dans notre rue il y a,
Protégée par les grilles de fer
Qui entourent le pied des arbres,
Une pauvre neige tardive
Encore vivante
Qui ne sera bientôt plus rien.

Dans nos cœurs il y aura
L'éternel souvenir du froid
Qui met nos mains au défi
De ne pas se chercher.

DERNIÈRE NEIGE

Reconnais-tu, neige qui t'éteins, l'âme
Qui se cherche en toi et te cherche en elle ?
Les aubes de l'hiver l'ont éprouvée
Et ont creusé son masque d'étrangère.

Neige du col où passe le chemin
Menant de la vallée où l'amour meurt
À la vallée où peut-être il renait,
Dans quel miroir te vois-tu par mes yeux ?

Tu es tombée sur bien des feuilles mortes,
Toi vivante pensée de la nature !
Mon âme attendait une rédemptrice,
Mes yeux cherchaient l'incarnation d'un rêve...

Ah ! ne dis rien, pauvre neige du col,
Sœur en nostalgie, — tu seras bientôt
La page tournée, la boue du printemps,
Le symbole cru de l'ultime exil !

RÉPONSE

Nous aussi, nous fûmes enfants.
Nous allons vers la nuit amère
Sans avoir revu notre mère,
Nous aussi, vieux soleil couchant.

Notre destin est transparent,
Comme le tien, sans nul mystère :
Naître, parcourir la carrière,
Et sombrer dans le pur néant.

De nous aussi coule le sang,
Le sang rouge, le sang austère,
Que du ciel qui la désespère
La mer reçoit en gémissant.

Les maelströms et les goélands
Ont chacun leur propre art de plaire ;
Les orphelins vont au calvaire
Par tant de chemins différents !

HUMBLE RÉALISME

Que nous importe le temps,
Dans ce monde vain des apparences
Où séparés nous avons souffert !
La pitié qui nous unit
Durera aussi longtemps que nous.

Nous nous sommes reconnus
À nos regards implorants
Enracinés dans nos plaies.

Passé, présent, avenir
Ont-ils un sens pour l'amour
Qui vit du sang de son ombre ?
À quoi serviraient de noirs aveux ?
Des chemins d'oubli nous sont ouverts.

Qu'y a-t-il dans les coulisses
De plus réel que les liens
Que nous avons noués sur la scène ?

Des masques creusés par la lumière
Ne révéleraient pas à nos âmes
Les mystères qui les fuient.

Incertaine est l'issue de la lutte
Avec la lune aux cornes changeantes.

Pourquoi tenter le destin ?

Traversé le fleuve de nos lèvres
Tant d'ombres n'ont devant elles
Qu'un désert sec et féroce !

IMPATIENCE

D'Elle et de moi ayez pitié !
Pour l'amour de Dieu, allez,
Ô mystérieux nuages,
Dire à Celle qui attend
Sur l'autre rivage
Que j'essaie douloureusement
De trouver des mots qui soulagent
Un cœur qui souffre d'être délaissé,
Un corps qui souffre d'être délabré,
Une âme prisonnière
D'une lampe sans joie, grossière
Ébauche de potier !

ÉTÉ APPAUVRI

Malgré les cris obscurs de notre chair,
Nous n'aurons pas réellement tenté,
Dans le jardin des tournesols, d'ouvrir
Nos rêves douloureux aux apparences
Douce à des cœurs affamés et nus.
Amère prudence ! âpre aveuglement !

De quoi nous plaindrons-nous ? Nous aurons vu
Venir s'installer dans nos lâches cœurs
La déception qui allait dévorer
Ce que nous aurions pu de l'avenir,
Ensemble, changer en pierre de seuil
De l'oubli promis aux cœurs audacieux.

CHARITÉ DE LA MUSIQUE

Avec le violon dialogue un chœur d'ombres.

— « La vie est un songe, une aube tardive
Mais enfantée par la nuit pour la joie »,
Chante le violon que mon âme écoute
Ardemment, se sentant consolée.

Plane pourtant une immense tristesse
Dans l'espace d'où vient, tel un fantôme,
Allaiter les jardins la douce neige.

Le chœur avoue que sans même un murmure
La grille du malheur s'ouvre et se ferme.

Ah ! qu'importe, après tout, que tant d'arcanes
De la destinée soient impénétrables,
Si je sais que mûrit une espérance
Dans le ventre béni de la musique.

Chemins douloureux des réminiscences
Qui menez aux sommets des mélodies,
Je ne vous renie pas, bien que je souffre
D'entendre une voix clamer : « Pas encore ! »

D'un horizon caché par une brume

Qui inquiète mon âme, et la défie,
Viennent la bercer, patiemment, les vagues
D'une pitié qu'elle sent infinie.

Quand le doute murmure, une voix clame
Qu'en vérité Marguerite est sauvée.

Est-ce dans le théâtre ou dans l'église
Que résonne ainsi la miséricorde ?
Dis, âme éclairée par la solitude.

La musique est mer pleine de mystère,
Car tout est rivage et tout recommence.

INFIRMITÉS

Je n'ai pas vu à temps tes larmes,
Leurs flammes n'ont pas pénétré
Dans les ténèbres de mon âme.
Pourquoi Dieu n'est-il pas venu
Au secours de mon âme aveugle ?

Était-ce qu'une âme aussi infirme
Devait être hébergée dans un corps,
Lui aussi infirme, et tituber
Sur le chemin de sa rédemption ?

Ah ! comme vous reflétez peu
Nos espérances clandestines,
Ironies brutales des routes,
Tristesses stagnantes des aubes !

UNE CONQUÊTE INCERTAINE

Sans lui dire un mot son chemin l'entraîne
Vers le mauvais coté d'un rêve flou.
L'avidité nuit qui vient à sa rencontre
Lui semble lointaine et source d'oubli.

Elle se souvient des branches tremblantes
Des soleils maléfiques de sa jeunesse,
Mais ne voit pas la lumière faiblir.

Dans l'incrédible vent du crépuscule
Flotte entre elle et toi un voile de larmes
Nées en même temps de deux sources sœurs.

Arriveras-tu à temps sur la brèche
De l'aveuglement qui enferme l'âme
De la déshéritée, et pourras-tu
Pénétrer dans cette âme et la sauver ?

COURONNEMENT DU DON

Tu m'as donné ton ombre et ton vertige,
Nous sommes devenus la seule empreinte
Visible de Dieu sur la rive nue
De ce jardin où vogueront ensemble,
Désormais, nos cœurs, vers leur dernier rêve.

Écoute ton sang évoquer le temps
D'avant le don : révoltes sans drapeau
Contre des deuils sans fin ! cloches de plomb !
Les heures sans collier montrant leurs crocs !
Vie de chiens affamés promise aux cœurs !
Le glas, le tocsin, dans de noirs déserts !

Des nuits cherchant au fond de leur tristesse
Les traces des récits des cheminées
D'usine d'autrefois, confessions sombres
Qu'entendit la lune orpheline et veuve
Au long de tant d'années d'amer voyage !

Et nous ? que cherchons-nous dans le jardin,
Où l'aube et la rosée doivent mourir ?
Le temps est proche où nos âmes verront
Vers elles venir Dieu sur un chemin
Mystique préparé dans l'au-delà
Par l'ineffable don d'un rêve neuf
Et aussi vieux que la vie et le mal !

TRISTESSE DU SAVOIR

Pendant combien d'amères années
Aurons-nous, toi et moi, attendu
Que murmurent les feuilles tombées
Au pied de l'arbre tard reconnu
Où mûrissent les fruits défendus ?

Nous avons demandé, sans savoir pourquoi,
Des nouvelles de toi et moi.
Une voix,
Celle de la mort, nous en donne :
« Elles ne sont pas bien bonnes,
Les nouvelles !
Votre attente est seulement un rêve,
Une de ces bulles de savon qui crèvent
En rencontrant n'importe quelle
Chose de la vie réelle. »

FACE À FACE AVEC LA TRISTESSE

Tu vois, je ne t'ai pas abandonnée
Aux miroirs qui voulaient t'élire reine
Des rêves nus, tristesse de la vie.
J'ai mis lait et sang dans mes poésies,
Pour toi, la poudre de riz et le rouge
Qu'il te faut pour farder ton vieux visage,
Et te donner l'illusion de séduire,
Même sous le soleil, si impudique,
Du court été des amours éternelles,
Une âme où veille une pitié fidèle.

Je t'ai vêtue de strophes qui te montrent
Amie des cœurs à qui Dieu se confie.
Mais n'est-ce pas mensonge véridique,
Cette apparence où les ombres s'apaisent ?
Ne me seras-tu pas reconnaissante
De ma louange, ô tristesse ambiguë ?

Tu seras au besoin l'entremetteuse
Qui procure l'oubli des rêves troubles
À deux âmes qu'étreint la solitude,
Âmes vouées à des peines secrètes,
Âmes enveloppées de flammes noires.

PROMESSE NUE

Dans la vieille vallée, restée,
Aux confins d'un rêve d'incrédule,
La Vallée des Ossements,
Les choucas, nos oiseaux, auront prédit
À nos cœurs une nouvelle vie.

Nous aurons appris, nous saurons
Que la chair vraiment révolutionnaire
Peut vraiment abolir les tyrannies
Qui assombrissent les confins
De ce rêve qu'est la vie.

Dans la murmurante brume
De notre sang il y aura
Deux chemins dressés contre l'ancien mur.
Nous n'aurons plus qu'à choisir
Sans hâte, et les yeux dans les yeux,
Entre le vertige et l'oubli.

Nous deviendrons source,
Cachée, mais qu'importe !
Soleil geôlier éloquent,
Bouche rayonnante,
La face unique du voyage,
La preuve simple
Que l'amour est plus fort que la mort.

DEUX CHIENS

Deux pauvres chiens reniés par la nature
Se seront vus avec les mêmes yeux.
Je lècherai le sang de tes blessures,
Tu caresseras mon cou douloureux.

Les aubes que les chiens croyaient perdues
Auront murmuré : « Nuits, il faut mourir. »
Un soleil triste aura baigné les rues
Où pourrissait l'oubli des souvenirs.

Aurons-nous besoin d'un autre langage
Que celui des regards où la pitié
Se devine à travers tous les nuages
Qui couvrent le cœur des chiens affamés ?

Deux chiens qui erraient dans la même ville
De solitude et de ciels malveillants
Auront senti leur âme plus tranquille
Et plus légère en se reconnaissant.

III

*The Months have ends — the Years — a knot —
No Power can untie
To stretch a little further
A Skeen of Misery —
[...]*

EMILY DICKINSON

L'OMBRE DU DESTIN

Au temps où notre lendemain
Était encore entre nos mains,
Le vrai remède à nos souffrances,
Je ne te l'ai pas demandé
Et je ne te l'ai pas donné.
Ne fut-ce que par ignorance ?
Dieu le sait, l'Adversaire aussi.
L'oubli ? hélas ! ce n'est qu'un leurre.
Loin de moi, comme moi, tu pleures.
Vers nous vient la mort sans merci !

RÉPLIQUE D'UN PÈLERIN DE MAUVAISE FOI

Crois-tu, dis-moi, honnêtement,
Ô sphinge aux yeux plein de mystère,
Qu'un orphelin seul sur la terre
Ait pu t'oublier un moment ?

Tu veux rire, ô mort ingénieuse
Qui m'attend au bord du chemin
Pour me conduire par la main
Vers la tombe que la vie creuse !

Je vois de loin l'index de fer
Dont l'ombre tourne sur la dalle
M'avertir que l'heure fatale
M'ouvrira le ciel ou l'enfer !

Les énigmes que tu proposes
Sont dans mon cœur depuis toujours.
Hélas ! rien ne vient au secours
Des nostalgies à l'espoir closes !

ÉLOGE DE LA MORT

Es-tu le seul à souffrir sur la croix
Des révoltés qui n'ont pas eu de chance ?
Le seul à gémir sous un ciel sans voix ?
Le seul à douter de la Providence ?
Tu insultes la Mort, sais-tu pourquoi ?

Tu n'en sais rien ! mais la Mort, bonne fille,
Pardonne aux ignorants la noire peur
Qu'ils ont de regarder les yeux qui brillent
D'un désir sans borne au fond de leur cœur
Et ouvre à tous d'un vrai jardin la grille !

Lorsque la Mort t'aura pris dans ses bras
Tu ne seras plus que chair pourrissante
Que la terre bientôt digérera !
Tu n'as jamais eu si ardente amante !
Tu veux ne plus souffrir ? appelle-la !

Tu n'es pas convaincu, et tu t'obstines
À insulter celle qui toujours vient
Arracher la douleur de la poitrine
Des crucifiés, fidèle comme un chien ?
Sa charité n'en est pas moins divine !

ÉPITAPHE PEUT-ÊTRE UTILE

J'ai reconnu, passant, que toute vie
Est enfermée dans le mal de savoir
Que l'on vit et ne peut nourrir l'espoir
D'oublier que l'on vit. Quelle ironie !

CELLE QU'ON NE PEUT OUBLIER

Je vois chaque soir ma mauvaise étoile
S'allumer dans le ciel des réprouvés.
Amer, je n'attends plus que se dévoile
Un espoir longtemps dans mon cœur caché.

Mon lit n'accueillera que la souffrance
Avec moi, sans fard, dans sa nudité,
Celle qui fut ma compagne d'enfance
Et qui jamais n'a voulu me quitter.

J'ai beau m'abandonner durant des heures
À la prière, à la méditation,
La souffrance est mon lot, et mon cœur pleure
À jamais enlacé à sa passion !

Les sciences, les arts, la philosophie ?
Faibles secours pour l'homme à qui l'amour
Ne montre pas la douceur de la vie !
Cette douceur exista-t-elle un jour ?

COUCHER DE SOLEIL À PARIS

La Mélancolie parle de nos âmes
Aux faucons pèlerins de Notre-Dame.
Du fleuve et du ciel meurt l'unique flamme.

Qu'y a-t-il ici-bas de bien nouveau
À dire aux oiseaux qui nichent là-haut ?
Tout décline et la Mort brandit sa faux.

Notre mémoire épouvantée recule
Sans pouvoir échapper aux tentacules
Du regard sans fard du froid crépuscule.

Malgré les cris de notre cœur, qui ment,
La lumière s'éteint dans notre sang.
Les jours mauvais s'achèvent-ils vraiment ?

DÉSENCHANTEMENT

Le temps passe, un rêve s'éteint.
Malgré nous lentement s'installe
La tristesse d'un soleil pâle
Dans le vieux ciel gris du jardin.

Des souvenirs tendres se mêlent
Aux feuilles nues des marronniers,
Mais tout passe, à quoi bon le nier,
Même les souvenirs fidèles !

Les feuilles mortes tomberont.
Ah ! mélancolique leçon
De l'incorruptible nature !

Notre amour nous avait unis
Sans retour ! Hélas ! rien ne dure
Toujours, tout sombre dans l'oubli !

MÉDITATION DE POLICHINELLE

Puisque du matin au soir de ma vie
J'aurai souffert d'être ce que j'étais,
Quand sera terminée mon agonie
Il sera bien clair que Dieu me fuyait.

Aujourd'hui, toutefois, le noir silence
Qui accueille les cris de mon cœur lourd
Peut à mes yeux n'être qu'une apparence,
J'espère encore apitoyer l'amour !

Dans le soleil les buissons sont des flammes.
Rien n'est dit ! J'attends la fille de Dieu,
Je l'attendrai même lorsque mon âme
Aura fui mon corps laid et douloureux !

L'énigme qui me lie a cent visages,
Un seul regard où mon âme se prend
À jalouser les ombres de passage
Auxquelles le Léthé offre son sang.

Corps misérable et âme malheureuse !
Je ne suis rien de plus, en vérité,
Qu'un pauvre menteur sur la terre, gueuse,
Que je dis d'exil et crains de quitter !

Menteur ? oui, hélas ! Pourtant ces prières

Que sont mes poésies, simples chansons
Puisées dans mon cœur plaintif, sont sincères.
Ne seront-elles pas dans le giron
De ma rédemptrice, au ciel, accueillies
Quand sera terminée mon agonie ?

NOËL DE SOLEDAD DEVENUE VIEILLE

Pensive, elle se souvient
De temps à vrai dire anciens.
Elle reproche à son cœur d'être étreint
D'un mauvais chagrin
En voyant vivre le feu
Dans la cheminée, et le vert joyeux
Des branches du sapin
Dans la chambre toute blanche.
Il fait froid dans son cœur
Comme dehors, depuis le jour
Qu'elle a cru rêver d'un amour,
Pour les yeux de son esprit
Et les yeux de son corps de profane,
Tout neuf,
Plus fort que le bœuf
Et plus patient que l'âne
De la légende de la crèche.
Ah ! pourquoi son cœur a-t-il menti ?

CHÂTIMENT DE L'ORGUEIL

Nos âmes et nos corps ont faim,
La nuit tombe et nue est la table.
Mais à quoi bon faire au destin
Des reproches déraisonnables ?
Les rêves n'étaient, au marché,
Ni trop chers ni trop mal léchés,
Mais aucun n'a eu l'heur de plaire,
Hélas ! à nos cœurs téméraires :
La plus charmeuse des chimères
Seule pouvait les contenter !
Et nous n'avons rien acheté.

Maintenant, de quelle agonie
Allons-nous payer la folie
D'avoir cru que d'impurs désirs
De notre orgueil pourraient nourrir
Sans l'aide d'un rêve ordinaire
Âmes et corps sur cette terre ?

NAUFRAGES

Angoissée, pâle, abandonnant son âme
À une nuit violente, elle déchire
En imagination l'unique lettre
Que sa main hésitante ait su écrire
Au pèlerin qui pourrait la sauver.

Elle mourra seule, et le pèlerin
Mourra aussi, sans avoir trouvé Dieu !
La mort sans pitié n'aura pas uni
Les réprouvés que sous un ciel noir
La vie sans pitié aura séparés.

LA MER EST PERSPICACE

J'imaginai tant de choses faisables,
Le cœur serré de ne pas les vouloir
Mieux que le chien qui attend sous la table
Ce que le destin pour lui laisse choir.

Le destin ! qu'on cherche en vain à séduire
Ou à vaincre en champ clos sous les yeux pers,
Que dans la nuit de son cœur on voit luire,
De la dame douce et belle qu'on sert.

C'était en Espagne, et moi, pauvre diable
Par sa folie destiné à souffrir
Je me promettais l'audace admirable
De Don Quichotte, —hélas, dans l'avenir !

La mer se plaignait, triste et indignée,
Des rêveries qu'un enfant d'Israël
Sans raison lui avait abandonnées
Et qui fourmillaient de doutes cruels.

N'aurais-je pas compris son amertume
Même sans les soupirs des amandiers
Et le regard désolé de l'écume
Des vagues qui mouraient sans oublier ?

MARÉE DESCENDANTE

La nuit venue, sur les flots nous voyons
Des chemins de clarté vers l'horizon
Offerts aux vœux de nos âmes inquiètes.
À s'y aventurer sont-elles prêtes ?

Est-ce en vain qu'à nos yeux les clairs de lune
S'ouvrent sans mesure aux secrets des dunes,
En vain que les embruns d'un rêve laissent
Nos âmes s'enivrer de leurs caresses ?

Contraindre la nature à libérer
Des corps vieillissants de leur solitude,
Est-ce pour l'âme une tâche trop rude ?
Nos corps sont-ils sans recours condamnés,
Comme l'océan, à la servitude
De se souvenir de rêves reniés ?

DURE VÉRITÉ

En ce temps-là nous aurions pu voir,
Ensemble, après une nuit blanche
Passée à nourrir nos espoirs,
Le soleil sortir de la mer,
Mais, séparés par nos destins noirs,
Nous avons seulement souffert.

L'amertume a bâti dans les branches
De mon cœur, longtemps avant l'hiver,
Un nid qui n'est jamais désert.

Loin de toi, comme toi j'ai vieilli.
Mon âme était de ces pays
Infortunés où Dieu se montre
Seulement après qu'il a plu.
Les malheurs venaient à ma rencontre
Sur mes chemins fourchus !
Combien de fois ai-je vu descendre
Dans la mer des soleils qui deviendraient cendre !

REMARQUE EN PASSANT, PENDANT
UNE NUIT DE NOËL

La vieille hypocrisie du temps qui passe,
Démon qui prétend assagir des fous
Au cœur aveugle et boiteux, tels que nous,
Est-ce un fléau que vraiment rien ne lasse ?

Nous avons aspiré au renouveau
Promis par le temps aux âmes qui prient ;
Voici venu l'hiver de notre vie
En compagnie d'un fantôme aux yeux clos !

J'ai, pour ma part, gaspillé ma jeunesse,
Entassant vain regrets et long remords ;
Tu as, toi, passé au doigt de la mort
L'anneau des nostalgies qu'un rêve blesse.

Ceux qui jadis ont inventé Noël
Ont plus que nous aujourd'hui fait confiance
Au temps fécondé par la Providence ;
C'était, comme nous, de pauvres mortels !

NEIGE SALVATRICE

Nous avons bien fait d'attendre :
La neige est là,
Il ne gèle plus à pierre fendre,
Maintenant, nous pouvons descendre
Dans la rue et faire quelques pas
Dans un passé imaginaire
Où il n'était pas nécessaire,
Pour ne pas nous désespérer,
D'oublier, oublier, oublier.

Danseuse endiablée de l'hiver,
Ou fantôme aux bras grands ouverts,
La neige est toujours belle
Et maternelle.

MÉDITATION DU CRÉPUSCULE

Crier ? se taire ?
Tout est mystère !
Tu cherchais une main, une voix,
Tu n'as rencontré que ta croix !
Tu t'es cru libre sous la tyrannie
Aveugle de la vie !

En fuyant comme un possédé
Devant d'humaines souffrances
Tu as lâchement piétiné,
Défiguré, l'espérance.

Pourquoi es-tu né sous un ciel sans voix,
Avec un cœur de hors-la-loi,
Si loin des routes de la foi ?
Pourquoi, pourquoi ?

Pourquoi a-t-il fallu que tu sois vieux
Et dans une indicible peine,
Pour que tu comprennes
Qu'en toi,
En toi, est le lieu
Où réside le vrai Dieu
De pitié ? pourquoi ?

ABSENCE DE L'OMBRE

Au commencement du monde y eut-il
Des jours de fête où mon âme trop veule
Devant le Mal fut punie par l'exil
Et la malédiction de rester seule ?

Un soleil aveugle a creusé les plaies,
Soir après soir, de la mer et du ciel.
Mystère angoissant, peut-être éternel,
Qui depuis si longtemps mon âme effraie !

Une ombre venait au bord de mon sang
Errer, nuit après nuit. — Ses lèvres nues
Me semblaient vouloir révéler son nom. —
Je vais mourir. — Elle s'est éloignée.

Ai-je toute ma vie leurré mon cœur
Suspendu dans un saule imaginaire ?
Quels deuils réellement lui a promis
La nuit qui vient, peut-être la dernière ?

Des fleurs de lune et de rêve sans fin
Se sont peu à peu changées, dans mon âme
Qu'avaient fertilisée ses longs tourments,
En lampes de neige aux yeux de fantôme.

SOUS UN SOLEIL GRIMAÇANT

Pourquoi ne dis-tu rien ? Ne vois-tu pas
Le lâche soleil darder sur la terre
Des rayons aussi durs que le mystère
D'un amour qui vient, regarde, et s'en va ?

Ne comprends-tu pas les claires menaces
Qu'une lumière avide et sans merci
Fait planer sur le pur désir d'oubli
De deux cœurs blessés restés face à face ?

Ne t'avoues-tu pas que la nuit serait
Plus indulgente aux douloureux secrets
D'âmes que leurs folies ont séparées ?

Son ciel nu livré au soleil de fer,
L'angoisse répandue dans ses allées,
Notre jardin deviendra-t-il désert ?

Pourquoi ne dis-tu rien ? Ta langue est-elle
Clouée à ton palais, ou infidèle
Aux nostalgies nourries par notre chair ?

VIE ET MORT D'UN ORPHELIN

Tout au long de ma triste vie,
Une solitude infinie,
Le noir, insondable silence
De Dieu dans mon âme bannie
De la vraie vie dès mon enfance,
L'acharnement de la folie,
La perfidie de l'ignorance,
Les rêves que noie la souffrance,
L'amour que la mort calomnie,
Les mensonges des espérances
Complices d'âpres nostalgies.

D'où vient que pourtant il me semble
Que mon âme serait sauvée
Si nous pouvions mourir ensemble
Ô toi que je n'ai pas trouvée ?

RÉPONSE À TOUS LES COQS
Apparue lors d'une méditation douloureuse

Non, je ne renierai pas,
Même lorsque la mort me crierà :
« Viens ! » mon âpre nostalgie !
J'aurai peut-être rêvé toute ma vie
De retrouver dans mon cœur, un jour,
La profonde joie, et la souffrance,
Englouties dans le silence
De l'informe au-delà de l'amour...
Rêvé, seulement rêvé,
Sans force pour écouter
La voix de la vérité...
Peu importe,
Si ma rédemptrice est morte !

BRÈVE MÉDITATION

Ah non ! la vie n'est ni belle ni bonne,
Et je suis plus laid et plus méchant qu'elle !
Pourtant, je la défends, en chien fidèle,
Avec un zèle infini qui m'étonne.

Une vie de chien, c'est bien vite dit !
À Dieu, qui m'a donné cette maîtresse,
Ma méditation frivole s'adresse.
Est-ce sans raison que la mort sourit ?

EFFORTS

J'essaie, j'essaierai, pour survivre un peu,
De puiser à des sources plus profondes,
Et peut-être plus hautes,
Que mes deuils inguérissables.

Ah ! comme mon âme était malade, — et aveugle,
Quand elle laissa descendre seuls,
Dans leur désert, des soleils lépreux !
Découvrirai-je que les mers
Furent vraiment des berceaux
De nostalgies rédemptrices ?

Les navires ne sont plus comme jadis
Des chemins animés
Amis de l'espérance,
Je le sais, je le sais !

Je lis sur mes lèvres pauvres
Des paroles mystérieuses
Murmurées par la mer à la Madone.

J'essaierai, j'essaierai de prouver
Que mon cœur n'a pas sacrifié
À des ombres stériles
Toute ma part de la Vérité.

Je tends mes deux mains nues vers les aubes
Où peut se réincarner
La reine pêcheuse souffrante
Qui vient tenir la main affaiblie
Des agonisants.

VERS LE SEUIL INVISIBLE

Morne hiver, solitude, silence,
Corps pourrissant, sans morphine, en vain.
Est-ce que Dieu se fraye un chemin
À travers toute cette souffrance ?

Que faire, sinon aller vers toi,
Et vers Dieu, aussi loin que la vie
D'un vieux corps laisse une âme qui prie
Vous appeler de sa faible voix ?

Quelques pas hésitants
Sur le chemin où la neige noire
Prête main-forte à la mort.

Mon corps qui cherche ta main
Est de nouveau celui de l'enfant chétif
Dont l'univers n'était que douleur,
Arbres tristes au bord de routes
Ne menant nulle part,
Désert moral où aucune voix
N'enseignait à appeler.

L'avenir était un jardin de ronces ;
J'ai laissé mon âme y perdre le sang
Qu'elle te devait, ô seule réponse
À mon ardent besoin d'apaisement !

DERNIÈRES PAROLES

On dira que j'étais un âne,
Ça m'est égal, je vais mourir
Et j'aurai cessé de souffrir.
On dira que j'étais un âne
D'aimer à me damner Sœur Anne
Qui n'a pas su me voir venir.
On dira que j'étais un âne,
Ça m'est égal, je vais mourir.

À CELLE QUI ATTEND
SUR UNE PLAGE DÉSÉRTE

Des songes violents de la mer,
Que restera-t-il dans ta main
Appliquée contre ton oreille
Comme un coquillage mystique
Prêté à l'esprit par la chair ?

Que peut signifier le silence
Du ciel où le soleil descend
Vêtu de son seul linceul rouge,
Vers un séjour d'ombres avides ?

Y a-t-il encore des cloches
Qui puissent consoler les sources
De savoir, ou d'oubli, taries,
Dans le séjour des soleils morts ?

Ne vois-tu pas les vagues fuir
De l'horizon vers le rivage
Sans rien changer à leur destin ?
Naître, souffrir, mourir, renaître
Sans souvenir d'avoir été !
Est-il une autre vérité
Que l'écume bue par le sable ?

Les mouettes crient, ton cœur s'entend

Prier au fond de ta poitrine :
« Vivre ! vivre ! et demain, peut-être,
Engloutir toute la nature ! »

Tu te rappelles que Dieu prie
Afin que sa miséricorde
Soit plus forte que sa justice.

Pleine de pitié, tu écoutes
Ton cœur souffrir, et lui pardones
Sa solitude et sa violence

Que restera-t-il de ton songe
Quand tu te seras réveillée ?

CHANSON DES TEMPS QU'IL Y A

La vieille dame avec son chien,
C'est toi, dans cette rue tranquille,
Lorsque je ne serai plus rien,
Sous le ciel gris de notre ville.

Il y a un temps pour mourir,
Un temps pour faire à deux le songe
Qu'est la vie, le temps de pétrir
Dans nos cœurs amours et mensonges.

Il y a des temps pour prier,
Pour pleurer, pour faire la fête,
Il y a des temps pour manger
Comme toutes les autres bêtes.

Toujours, dans le mitan du lit,
La rivière sera profonde,
Et l'âme y cherchera l'oubli
De tout, jusqu'à la fin du monde.

LES TEMPS MODERNES

De ce qu'est devenu le monde,
Les vieux malades tels que moi
Ne voient, même aidés par la foi
En la bonté des voies profondes
Du Dieu des oiseaux et des bois,
Que l'âpre laideur qui l'inonde.

DERNIÈRE LETTRE

Tu es celle qui venait
Pour moi du ciel sur la terre
Lorsque ma main écrivait
Des lettres imaginaires.

Tu es le soleil des nuits
Où mes yeux cherchaient sans trêve,
Dans le silence ou le bruit,
Le sens caché de mes rêves.

Dans le miroir de mes vers
Tu tombes, neige mystique
De l'indéchiffrable hiver
De ma vie mélancolique.

Tu as reconnu le sang
Coulant d'une plaie secrète.
À mon cœur toujours souffrant
Tu as crié : « je suis prête ! »

Hélas ! le mesquin hasard
Ne t'est pas venu en aide,
Tu as lu mes vers trop tard,
Et le mal est sans remède :

Une autre m'a pris la main

Et à mon côté chemine
Vers le jour sans lendemain :
La Mort, couronnée d'épines !

PETITE FILLE ORPHELINE
ET SA GRAND-MÈRE

Lorsque la mort viendra, grand-mère,
Nous prendre ensemble par la main
Pour nous emmener
De l'autre côté du ciel et de la terre,
Sera-t-elle toute seule,
Comme la lune du jardin,
Qui nous regarde et ne dit jamais rien ?

Si maman l'accompagne
J'aurai moins peur du jardin du Bon Dieu.

L'OMBRE DIVISÉE

Tu liras peut-être un jour
Mes poèmes, qui sont prières
D'un homme au cœur infiniment lourd,
Qui voit s'achever sa vie amère
Sans avoir su guérir les plaies d'un amour
Rédempteur, l'unique vrai mystère.

Il y avait un jardin vénéneux
Dans l'hôpital d'où quitta la terre
Celle dont je reçus ma part de Dieu:
Des arbres, des fleurs, des bêtes-à-Bon-Dieu,
De l'ombre et de la lumière...
Un jardin... Un enfant solitaire
Y jouait sans savoir que sa mère
Allait mourir... jouait... à quel jeu ?
Vertigineusement noire
Est la nuit qui a dévoré ma mémoire !

RENCONTRE INQUIÉTANTE

Quel ciel trouble se reflète
Dans l'eau du fleuve souterrain
De ma ville natale ?
Des échos, des ombres, se hâtent
De fuir, et de gagner
Des asiles dérisoires.

À quoi bon presser le pas ?
Inexorablement s'éloigne
Une illusion qui me fut chère,
Les deux ailes de son sillage
Rognées par les murs indifférents
Du couloir interminable.

Dans ce couloir du métro
L'accordéoniste joue
Sans fin la même vieille valse
Mélancolique et narquoise.
Une fois de plus je m'avoue
Que cette fréquente irritante rencontre
Est bienvenue, — et désirée !

NUDITÉ

Elle était familière et dangereuse
Comme une lune éloquente ou la mer ;
Entre elle et lui un douloureux silence
Régnaît, — un lien de fer, il le comprit.

Il reconnut qu'il avait besoin d'elle,
Que la même tristesse accompagnait
Les rêves secrets errant dans leurs âmes,
Qu'ils étaient prisonniers de leurs détours.

Dans son cœur était née une inquiétude
Trouble comme l'eau d'un étang pervers ;
Il désira entendre des paroles
Pures comme un éclair fendant la nuit.

Venait vers eux le murmure des vagues ;
Sur les lèvres nues qu'il épiait il vit
Voleter autour de la flamme noire
Des papillons de nuit venus d'ailleurs.

Elle plantait une âpre nostalgie
Dans son cœur, au lieu de l'ensemencer
De tournesols et de roses trémières ;
Il se résigna. Pourquoi ? Dieu le sait.

RENCONTRE SUR LE PARVIS DE L'HIVER

Tous deux souffraient du déclin de l'automne.
Ils ont dit ambigus les crépuscules
Et trop courtes les nuits qu'ils engendraient.

Leurs rêves se fanaient. — Ils sont partis
Vers une destinée au regard lourd.

Il a suivi, longtemps, l'ancien rivage
D'un océan disparu, — elle aussi !

N'y avait-il pas, encore vivantes,
Dans le lointain, des ombres et des vagues ?

Il a marché, marché, fuyant la mort
Sans se retourner, selon la promesse
Qu'il avait dû faire à son cœur inquiet

Plus d'une fois, l'âme pleine de larmes,
Il a soupçonné la pitié des aubes
D'être un signe certain de sa faiblesse,
Mais il a crié « non ! » au reniement.

Le doute au cœur, il est allé vers elle;
Sans certitude, elle est allée vers lui.

Il a défié l'âpreté du désert, —

Elle aussi ! et leur sang a fleuri.

Dans l'oubli enfanté par leur rencontre
Il n'y a rien de pur ni d'éternel.

LES DEUX SŒURS

Si nos âmes les rencontrent
Dans le monde des squelettes,
La folie et l'ignorance
N'auront certes plus leur langue
Pour se lécher les dents.

Serons-nous vengés, consolés,
Par cette parodie bouffonne ?
Dans le monde de la chair
Nous n'étions pas obligés
D'accepter les invitations
Aux repas des ogresses !

L'HIVER

Méfiez-vous, cœurs peu aguerris
De l'hiver, la saison traîtresse !
Aux cœurs que la vie a meurtris
Le soleil et la neige laissent
L'espoir qu'ils vont trouver l'oubli
De leurs plaies dans une promesse
D'amour tardif et d'infini.

Pour la montagne déguisée
Comme au mardi gras en Pierrot,
Et pour la secrète vallée,
Ont sonné à toute volée
Les cloches bleues du ciel, — trop tôt !
Nulle ombre ne s'est envolée
Des cœurs où grouillent tant de maux !

TRISTESSE D'AOÛT

Notre âme crie. Dans notre chair vieillie,
Sous le soleil d'août qu'il nous faut subir,
Moins forts qu'autrefois, nous souffrons. — Où fuir
L'air étouffant et la mélancolie ?

L'Assomption ! Le ciel dur comme l'acier,
Indifférent, étranger à nos peines,
Et dans le jardin les statues des reines
Aux yeux remplis de rêves émaciés !

Ni oliviers jaloux, ni figuiers mornes,
Ici, rien que des arbres sans secrets !
Un souvenir dont l'ombre disparaît
Défie nos nostalgies sans lois ni bornes.

Qu'attendre du soir, du soleil éteint ?
Un rêve neuf ? — On fermera les grilles !
Seule la pitié à nos cœurs cheville
L'espoir dont rit le soleil du matin !

ORNIÈRE ORDINAIRE APRÈS LA PLUIE

L'ornière est veuve du ciel gris.
Du ciel serein, le soleil darde,
De tant d'imprudence surpris,
Ses traits sur la route où s'attarde
Un rêve de l'ornière épris.

UN POINT D'HISTOIRE NATURELLE

Contre tout espoir l'homme espère,
Dès qu'une femme lui sourit,
Trouver l'entrée du paradis
Dans cette vallée de misère
Où le serpent rampe depuis
Le temps lointain où il perdit
Ses ailes pour avoir séduit
La femme que Jéhovah fit
Afin qu'Adam ne se sentît
Pas trop seul sur la jeune terre
À errer sans savoir qu'y faire !

Ne sait-il pas qu'il est écrit
Au Livre donné à nos pères
Que plus que la mort est amère
La femme que Jéhovah fit ?

ILLUSION FRAGILE, OU RÉVÉLATION

Un rayon de soleil d'automne
Fait sourire les feuilles rousses
Des vieux marronniers qui fredonnent
Pour mon cœur des chansons très douces.

Pensifs, les arbres se souviennent
Des confidences d'une pluie
Amie : simples joies, simples peines
Et regrets des heures enfuies.

La vague nostalgie qui rôde
Dans le jardin exalte l'âme,
Discrètement, comme par fraude,
De la moins rêveuse des femmes.

Une promeneuse, attendue
Très longtemps, est venue, vraie fée.
D'où ? Peu importe ! elle est venue
Charmer mon cœur dans les allées !

PAR DES NUITS ENTROUVERTES

Tome 2

Les portraits de la reine	9
Les yeux profonds	10
La vérité d'aujourd'hui	11
Art poétique	12
Tout simplement	13
Lettre utile	14
La simplicité de la nature	15
Rémission	16
Le seul vrai soleil	18
Chansonnette raisonnable	19
Inscription lue dans une église	20
Corps et âme	21
Dans le désert	22
À l'inconnue inquiète	23
D'un jour à l'autre	24
La bonne volonté	25
Été d'échec	26
Lettre confiée à une fente du dernier mur	27
Une ombre de raison	28
Compromis boiteux	29
Complainte du poète infidèle	30
Séparation	31
Lettre déchirée en petits morceaux	32
D'un exilé à une exilée	33
Lettre à l'absente	34
Une réponse	35
Le soleil caché	36
Seul devant la glace	38
Aveu d'un rêveur solitaire	40
Le dernier jour	41
La recherche de l'oubli ami de la vie	42

Le retour	44
Solitude	45
D'un côté de la mémoire	46
Obsession	48
Naissance d'un regret	49
Une ombre	50
La nature est notre amie	53
Rien qu'argile souffrante, peut-être	54
Rêverie de Noël	56
Une nuit qui fut	57
À celle qui s'en va	58
Naufrage	59
Âpreté d'eau tourbillonnante	60
Sous le tilleul	61
Séduction	62
Mystère de ce que dit la voix de la haie ardente	63
Pêcheur libre de se taire	64
Pauvre Pierrot	65
Neige	66
Commentaire de mauvais rêves	67
Nuit de Noël	68
Reproche à l'hiver	69
Épitaphe	70
L'hiver qui fut miroir	71
La fin du doute	72
Cauchemar	73
Carnaval sans surprise	74
L'hiver du malaimé	76
Ides de mars	77
Dernière neige	78
Réponse	79
Humble réalisme	80
Impatience	82
Été appauvri	83

Charité de la musique	84
Infirmités	86
Une conquête incertaine	87
Couronnement du don	88
Tristesse du savoir	89
Face à face avec la tristesse	90
Promesse nue	91
Deux chiens	92
L'ombre du destin	95
Réplique d'un pèlerin de mauvaise foi	96
Éloge de la Mort	97
Épitaphe peut-être utile	98
Celle qu'on ne peut oublier	99
Coucher de soleil à Paris	100
Désenchantement	101
Méditation de Polichinelle	102
Noël de Soledad devenue vieille	104
Châtiment de l'orgueil	105
Naufrages	106
La mer est perspicace	107
Marée descendante	108
Dure vérité	109
Remarque en passant, pendant une nuit de Noël	110
Neige salvatrice	111
Méditation du crépuscule	112
Absence de l'ombre	113
Sous un soleil grimaçant	114
Vie et mort d'un orphelin	115
Réponse à tous les coqs	116
Brève méditation	117
Efforts	118
Vers le seuil invisible	120
Dernières paroles	121
À celle qui attend sur une plage déserte	122

Chanson des temps qu'il y a	124
Les temps modernes	125
Dernière lettre	126
Petite fille orpheline et sa grand-mère	128
L'ombre divisée	129
Rencontre inquiétante	130
Nudité	131
Rencontre sur le parvis de l'hiver	132
Les deux sœurs	134
L'hiver	135
Tristesse d'août	136
Ornière ordinaire après la pluie	137
Un point d'histoire naturelle	138
Illusion fragile, ou révélation	139

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flammes et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (2 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Imprimé en France